

Les grandes figures de la littérature gallo-romaine

Dossier pédagogique réalisé par Olivier Stroh,
enseignant missionné auprès du Service éducatif
du musée et du site d'Argentomagus



Graduale Bisuntinum, notatum (musée de Besançon)



La période envisagée s'étend entre l'achèvement de la conquête de la Gaule chevelue par César en 51 av. J.-C. et la grande invasion de 406/407 à partir de laquelle les « Barbares » se sont installés de façon durable.

Le terme gallo-romain décrit la culture romanisée de la Gaule sous la domination de l'Empire romain. Cela s'est caractérisé par l'adoption ou l'adaptation gauloise de la morale et du mode de vie romain dans un contexte typiquement gaulois. On ne peut pas véritablement parler de peuple gaulois, si ce n'est au pluriel ; en effet, à l'époque de la conquête romaine, la Gaule n'est en aucune manière une entité politique unifiée. Elle est constituée d'une nébuleuse de peuples celtes parlant des dialectes proches. Ces clans nombreux et rivaux, sont très souvent en conflit ; les Gaulois n'ont d'ailleurs aucun chef attiré avant que la guerre des Gaules, lancée par César, ne vienne cristalliser leur opposition à l'envahisseur romain.

La littérature dite gallo-romaine ne date en réalité que du IV^{ème} siècle ; elle ne pouvait guère éclore auparavant : il fallait pour cela que plusieurs conditions préalables se fussent réalisées, et tout d'abord, que la culture latine eût profondément pénétré dans toute la Gaule. Dans l'ensemble on peut dire que la victoire du latin n'a pas été définitive et générale avant le IV^{ème} siècle. Et comme la langue est toujours le véhicule d'une masse d'idées, de connaissances, d'habitudes intellectuelles, nécessaires à la production littéraire, on voit pourquoi il n'y a pas eu auparavant de littérature gallo-romaine : il ne pouvait y en avoir, puisque la Gaule a mis trois cents ans environ à devenir romaine par sa façon de penser et de parler. Il y a néanmoins avant cette période des précurseurs.

Avec elle, nous n'avons plus affaire à ces rhéteurs et à ces poètes qui, nés par hasard à Narbonne, à Nîmes ou à Marseille, n'avaient rien de plus pressé que d'aller briller dans les cercles littéraires de Rome : la littérature du IV^{ème} siècle est gauloise d'intention autant que de fait. Quelles sont les occasions qui ont produit la plupart des *Panegyriques* ? Tantôt c'est la fête d'un souverain particulièrement aimé des Gaulois, Constance Chlore ou Constantin ; tantôt le rétablissement de l'école d'Autun, cette citadelle intellectuelle du monde gaulois ; tantôt une victoire de Constantin sur Maxence, remportée avec l'aide des troupes gauloises ; tantôt une exemption d'impôts accordée à une ville de Gaule ; toujours des faits qui intéressent plus ou moins forcément la vie locale. De même, quelle est la matière de la poésie d'Ausone ? C'est l'histoire de ses parents, Eduens ou Aquitains ; c'est l'éloge de ses professeurs de Bordeaux, la description de son domaine de Saintonge, celle des rives de la Moselle, bref les hommes et les choses de la Gaule, célébrés avec une franche et cordiale sympathie. De même encore, lorsque Sulpice Sévère exalte avec tant d'ardeur les miracles de saint Martin, à son admiration personnelle pour son héros se mêle un peu de patriotisme régional : il établit une comparaison entre l'évêque de Tours et les solitaires de la Thébaïde, et dans cette lutte de piété ascétique et de puissance surnaturelle, il ne lui déplaît pas que le champion de la Gaule ait le dessus. C'est ainsi que tous ces écrivains gallo-romains ont la conscience et le sentiment de leur pays, et cette tendance est peut-être ce qui donne à leurs écrits le plus de ressemblance mutuelle comme le plus de vie réelle et concrète.

Saint Hilaire, saint Paulin, Sulpice Sévère, ont commencé également par la rhétorique et en ont gardé l'empreinte jusque dans leurs traités de théologie ou leurs vers dévots ; Sidoine Apollinaire est un rhéteur, un bon rhéteur, convaincu, au milieu des conquérants barbares. La rhétorique est partout dans la littérature du IV^{ème} siècle et du V^{ème} ; elle n'aurait sans doute pas existé sans le relèvement des écoles et le renouveau des études, auxquels Dioclétien, ses collaborateurs et ses successeurs se sont si passionnément attachés.

Ce qui, dans cette littérature, ne vient pas directement de l'éducation oratoire vient du christianisme : c'est lui qui, chez Hilaire, Paulin et Sulpice, crée le fond d'idées et de sentiments auquel la rhétorique classique impose sa forme. Cette influence du christianisme, qui se combine avec celle de l'enseignement profane, s'est exercée avant le commencement du IV^{ème} siècle.

Ce n'est qu'à la fin du III^e siècle que des missionnaires latins ont opéré cette évangélisation de la Gaule dont les souvenirs, confondus et transfigurés, ont formé l'épopée hagiographique de notre pays ; ce n'est que sous Constance et Constantin que les classes nobles, riches et instruites ont été à leur tour entamées après les humbles ouvriers des grandes villes ; ce n'est que sous Gratien et Théodose que les campagnes ont été enfin conquises, grâce au zèle de l'apôtre Martin. On peut être surpris que le christianisme se soit si tardivement implanté dans la Gaule, où il devait avoir par la suite une si brillante floraison. Il est probablement apparu aux Gaulois comme une doctrine trop originale et trop indépendante, en opposition avec la société, en lutte avec le gouvernement, en rupture avec toutes les habitudes traditionnelles : il a dû les effaroucher.

C'est sans doute ce qui fait que les progrès du christianisme en Gaule ne se sont accélérés que du jour où il a été toléré par Constance, puis favorisé par Constantin et ses successeurs. Auparavant, pour devenir chrétiens en grand nombre, l'esprit et le cœur des Gaulois n'avaient soif de la foi nouvelle. Le culte familial des petites divinités locales, dieux des sources, des bois ou des montagnes, Nymphes ou Mères, Génies ou Tutelles, ou bien encore le culte officiel de Rome et d'Auguste, suffisaient à leurs intelligences paisibles.

Mais, s'il y a des précurseurs, tout cela change à partir du IV^e siècle. Plus librement prêché, le christianisme est plus connu, plus fréquemment victorieux, et ce qui nous intéresse ici, il se traduit en œuvres importantes. Non seulement il fait naître de sérieux traités de théologie comme ceux de saint Hilaire ou de beaux poèmes bibliques comme ceux de Marius Victor et de saint Avit, mais même entre un Ausone et un Paulin, il suscite un conflit qui est en raccourci le conflit de deux mondes historiques et de deux conceptions de la vie. Et l'on pressent combien peut être précieuse, — même au point de vue strictement littéraire, — cette recrudescence de vie intellectuelle et morale.

On commence à voir se dessiner les diverses forces qui ont agi sur la littérature gallo-romaine. Il serait d'ailleurs facile d'en suivre l'entre-croisement à travers le IV^e et le V^e siècle. Les Panégyriques nous montreraient ce que peut au juste l'éducation païenne réduite à elle-même chez les gens les plus instruits de cette époque. Avec saint Hilaire, au contraire, c'est le christianisme qui se découvre à nous, sous l'aspect plus particulier qu'il prend dans notre pays. Ce que peuvent donner ces deux influences s'exerçant sur le fond commun, c'est ce que font voir, à des degrés différents, et dans des coins divers de la société contemporaine, un auteur profane, Ausone, un auteur ecclésiastique, Paulin de Nole, et un auteur monastique, Sulpice Sévère. Les poètes contemporains ou immédiatement postérieurs incarnent, d'une façon plus artistique, quelques-unes des tendances morales de cette même société. Et lorsqu'enfin elle se trouve en présence des Barbares, son attitude envers eux se manifeste à nous dans les œuvres de Salvien et de Sidoine Apollinaire. On passe ainsi des contemporains de Dioclétien à ceux de Clovis et de Théodoric ; et, sans doute, entre tous ces ouvrages, il y a bien des différences d'époque comme bien des divergences individuelles ; mais il semble que dans tous on retrouve, mélangés à doses inégales, ces trois éléments fondamentaux, l'esprit gaulois, la culture latine et l'inspiration chrétienne, qui ont formé la littérature gallo-romaine en attendant de créer la littérature française.

Il est à noter aussi qu'en Gaule romaine, l'invasion des vulgarismes dans la langue des livres se réduit à fort peu de chose : les écrivains gallo-romains, très conservateurs de doctrine et très réguliers d'esprit, gardent avec un soin puriste les habitudes grammaticales de la bonne époque. Ainsi donc un latin vulgaire à peu près identique à celui de tous les pays de l'Empire, un latin littéraire fidèlement calqué sur celui des grands auteurs, voilà en somme ce qu'on trouve dans la Gaule romaine : elle n'a rien créé et ne s'est distinguée en rien au point de vue de la langue. La littérature gallo-latine est donc bien l'origine réelle, quoique lointaine, de la nôtre, et puisque, comme on l'a vu, elle en possède déjà quelques traits caractéristiques, ce serait à peine user d'une formule paradoxale que de l'intituler « la littérature française avant les Francs. »

Troque Pompée

Troque Pompée (*Cneius Pompeius Trogus*) est un historien gallo-romain du I^{er} siècle av. J.-C. né à Vaison-la-Romaine. Contemporain de l'empereur Auguste, il est l'auteur d'un ouvrage d'histoire de référence, les *Histoires Philippiques* (*Historiæ Philippicæ*), abrégé ultérieurement par Justin (III^{ème} siècle ou IV^{ème} siècle).

Troque Pompée se montre très influencé par la culture grecque diffusée par la cité de Marseille. Il compose son histoire du monde grec et oriental, les *Histoires Philippiques*, essentiellement à partir d'historiens grecs de l'époque hellénistique. Il achève son récit à l'époque d'Auguste, son contemporain.

Troque Pompée a composé deux œuvres, aujourd'hui perdues : les *Histoires Philippiques* (*Historiæ Philippicæ*), son œuvre principale, et une *Histoire des animaux*.

Les Histoires seraient une nouveauté par rapport aux œuvres des contemporains. Justin vante Troque Pompée pour son originalité quant au fait d'écrire une histoire de la Grèce et du monde en latin dans le cadre d'une histoire universelle. C'est en effet sans précédent qu'une historiographie latine soit centrée sur la Grèce et le monde hellénistique.

On pense que Troque Pompée avait écrit une histoire peut-être critique sur l'Empire romain, peu abordé dans les Histoires, emplies de pessimisme.

Troque Pompée critique la conception rhétorique qu'ont de l'historiographie des auteurs comme Salluste et Tite-Live. Il s'abstient notamment de l'habitude, héritée de Thucydide, de mettre dans la bouche des personnages historiques des discours inventés au style direct.

Marcus Aper

Marcus Aper (son gentilice est inconnu) est un orateur latin d'origine gauloise mort vers 85 apr. J.-C.

Tout ce que nous savons d'Aper provient du dialogue *De Oratoribus* de Tacite. Aper y précise qu'il est originaire de Gaule, c'est-à-dire d'une des trois provinces de l'ancienne Gaule chevelue.

Aper est un interlocuteur du dialogue *De Oratoribus* de Tacite, un ouvrage qui analyse l'évolution de l'éloquence romaine au cours du siècle qui a suivi Cicéron. Contre l'opinion d'un déclin de cette éloquence, Aper affirme que l'art oratoire a évolué et suit l'évolution du goût, qui n'admet plus les lourdeurs et les digressions et préfère les formules brèves et brillantes, l'ornementation du style et l'allure poétique

Valerius Caton

Valerius Caton est un poète et grammairien romain de langue latine du I^{er} siècle av. J.-C.

Selon le témoignage de Suétone, il était d'origine gauloise et de naissance libre, mais fut orphelin très jeune. Dans les troubles de l'époque de Sylla, il fut dépouillé de son patrimoine ; il composa à ce sujet, sous le titre de *Dires (Imprécations)*, un poème où il maudit les ravisseurs et qui a été quelquefois attribué à Virgile.

Il fut aussi poète : parmi ses poèmes, ses contemporains appréciaient particulièrement une *Lydie* et une *Diane*.

Mamertin

Mamertin (en latin *Mamertinus*) est un rhéteur gallo-romain qui fut panégyriste de l'empereur Maximien Hercule à Trèves à la fin du III^{ème} siècle.

Il est l'auteur de deux discours panégyriques : l'un prononcé le 21 avril 289, jour anniversaire de la cité de Rome (*Natalis Urbis*), où il célèbre les succès militaires de la « dyarchie » constituée par Dioclétien et Maximien Hercule, début selon lui d'un nouvel âge d'or pour l'Empire romain ; l'autre prononcé le 21 juillet 291, sans doute pour l'anniversaire de Maximien.

Ausone

Ausone (*Ausonius*), de son nom complet Decimus Magnus Ausonius, né en 309/310 à Bazas ou à Bordeaux, mort vers 394/395 dans une villa située entre Langon et La Réole, est un homme politique, homme de lettres et pédagogue gallo-romain de la période du Bas-Empire, proche de l'empereur Gratien. Il fut notamment préfet du prétoire des Gaules en 378.

Poète de langue latine, ce lettré de l'empire d'Occident est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages.

Il fait ses études d'abord à Bordeaux, puis à Toulouse (*Tolosa*) sous la direction de son grand-oncle paternel Æmilius Magnus Arborius, né dans la province de Lyonnaise et cultivant des origines éduennes, avocat et précepteur de la famille impériale qui réside alors dans cette ville. Revenu à Bordeaux, Ausone pratique le droit quelque temps, puis se tourne vers une carrière d'enseignement de la grammaire, puis de la rhétorique. Il a eu pour élève Paulin de Nole (353-431) avec qui il a entretenu sa vie durant une longue correspondance. Ausone, parlant des professeurs, nous apprend qu'il y avait à Bordeaux des philologues, des grammairiens et des rhéteurs, enseignant en latin et en grec.

Auteur d'épigrammes, des idylles, des églogues et des épîtres, ses vers célèbrent souvent la table et surtout, le vin, le vin de Bordeaux dont le château Ausone prendra le nom, mais aussi les vins de Moselle et les vins d'Italie. Son chef-d'œuvre est *La Moselle*, description en 483 hexamètres d'un voyage de Bingen à Trèves. Ses morceaux les plus estimés sont les *Parentales*, les *Roses*, la *Moselle* et le *Crucifiement de l'Amour*.

Versificateur capable de traiter n'importe quel sujet — plus il était difficile et moins il était poétique, mieux c'était — Ausone connaissait par cœur les œuvres de ses prédécesseurs, mais son goût et ses particularités métriques faisaient de lui un disciple des poètes de la nouvelle école (les Neoterici, innovateurs poétiques de l'époque des Sévères) plutôt que des poètes classiques.

Il faut expliquer de la même manière l'attitude d'Ausone à l'égard du christianisme. Le paganisme de ses œuvres est un paganisme scolaire, et, si l'on voulait en se fondant sur lui mettre en doute qu'il était un chrétien, à l'inverse sa façon littéraire de traiter la mythologie permettrait de se demander s'il était païen.

En général brefs, les écrits d'Ausone forment une collection d'œuvres variées qu'on peut diviser en plusieurs groupes :

- « *Épigrammes* » : comptant 150 poèmes courts sur différents sujets, souvent traduits de l'Anthologie grecque.
- « *Parentalia* » : trente panégyriques en vers élégiaques sur des proches décédés, avec de temps en temps quelques expressions de sentiment personnel (vers 379).
- « *Commemoratio professorum Burdigalensium* » : une collection sur le modèle de la précédente, éloges des professeurs de Bordeaux, qui donnent une idée d'une université au IV^{ème} siècle (après 389).
- Les *Idylles* réputées pour être la plus belle œuvre de l'auteur et très souvent rééditées. C'est dans cet ensemble que se trouve son célèbre poème « *De Mosella* » : une description de la Moselle et du pays qu'elle traverse, écrite pendant un voyage de Bingen à Trèves (vers 371). Ce poème présente un certain intérêt, local et archéologique et intéressant pour les connaissances ichtyologiques qu'il renferme.
- Des poèmes où il parle de Bissula (après 368).

- Beaucoup de courts poèmes, qu'Ausone a appelés églogues ou « *Epyllia* » ; prières pour le temps pascal (368) ; « *Epicedion* » : chant funèbre sur la mort de son père (mort en 378) ; conseils au petit-fils de celui-ci (vers 380) ; « *Cupido crucifixus* » : description d'une peinture dans une salle à manger de Trèves, qui représentait Cupidon tourmenté en enfer par les femmes qui le poursuivaient sur la terre, etc.
- « *Gratiarum actio dicta domino Gratiano Augusto* », dans lequel Ausone exprime en prose ses remerciements pour avoir été nommé consul. Lu à Trèves en 379, il est composé de fleurs de rhétorique et de flatteries conventionnelles.
- « *Ephemeris* » : le compte de ses tâches quotidiennes, du matin jusqu'au soir, dont on n'a que des fragments et qui semble destiné à la jeunesse (379). Dans cette œuvre, on trouve une prière du matin, composée d'expressions bibliques, dans laquelle la doctrine de la Trinité est présentée dans des formules détaillées dirigées contre les hérésies de l'époque.
- « *Lettres* » : vingt-cinq épîtres, en vers la plupart du temps. Les plus intéressantes sont adressées à saint Paulin de Nole (393). Ausone regrette amèrement une conversion qui prive l'État et la littérature du bénéfice d'un esprit si brillant et il essaie de ramener le saint à la vie mondaine de Rome. Cette correspondance nous expose deux idéaux de la vie, il exprime en couleurs claires, les points de vue qui, à ce moment-là étaient en conflit l'un avec l'autre et divisaient la société.
- « *Præfatiumcula* » : préfaces et envois de poèmes.
- Les épitaphes des Héros qui se trouvèrent à la guerre de Troie.
- Les *Césars* qui évoquent les empereurs décrits aussi par Suétone.

Nous noterons qu'Ausone donne des indications sur la persistance du gaulois après la conquête, qui est difficile à mesurer. Quelques rares témoignages littéraires assez tardifs attestent que la langue est encore parlée aux IIIème, IVème et Vème siècles. Ainsi, à la fin du IIIème siècle, le père d'Ausone maîtrise-t-il mal le latin.



Buste d'Ausone (Bordeaux)

Hilaire

Hilaire de Poitiers (en latin *Hilarius Pictaviensis*) est le premier évêque de Poitiers réellement attesté, né vers 315 et mort en 367.

La majeure partie des écrits d'Hilaire a été conservée : écrits exégétiques, traités théologiques et compositions liturgiques, en particulier des hymnes.

Son œuvre principale est le *De Trinitate*, traité en 12 livres, composé pendant son exil. Il y défend la « consubstantialité » du Fils avec le Père, contre les ariens qui nient la divinité du Christ, et contre les sabelliens qui ne distinguent pas le Père et le Fils. La théologie d'Hilaire est la première synthèse doctrinale écrite en latin. Fondée sur des sources grecques et défendant l'orthodoxie définie à Nicée, elle aura une influence certaine pendant tout le siècle suivant. Toutefois, elle perdra de son importance après le travail de saint Augustin : en effet, tout en s'inscrivant dans sa continuité, l'œuvre augustinienne dépasse largement celle d'Hilaire, en particulier dans l'expression de la divinité de l'Esprit Saint.

Son œuvre exégétique est originale en Occident : dans la ligne d'un Origène, il distingue un sens littéral d'un sens spirituel, et il s'attache à tirer des conclusions propres à instruire et à édifier.

Paulin de Nole

Paulin de Nole ou saint Paulin (en latin *Meropius Pontius Paulinus*), né à Bordeaux vers 353, mort à Nole le 22 juin 431, est un aristocrate et poète gallo-romain qui, après une brillante carrière politique, embrasse une vie religieuse en devenant prêtre puis évêque de Nole.

Avec Prudence, saint Paulin de Nole est l'un des plus grands poètes latins chrétiens. Il nourrit une correspondance qui le met en contact avec des amis comme Ausone et des grandes figures religieuses de son époque comme Augustin, Ambroise de Milan, Jérôme de Stridon, Sulpice Sévère et Martin de Tours.

On a conservé de lui 35 poèmes, la plupart en hexamètres dactyliques. Parmi ceux-ci, il y a des « *Laudes* » annuelles en l'honneur du saint patron de Nole, Félix, trois paraphrases de *Psaumes* (genre littéraire qui aura une grande postérité) et deux *propemptica* (poèmes souhaitant un bon voyage).

Paulin a su adapter la tradition poétique païenne reçue de son maître Ausone à des horizons chrétiens. Dans ce processus d'adaptation, il s'est inspiré de son contemporain le poète Prudence, qu'il a probablement rencontré.



Paulin de Nole (vitrail de la cathédrale de Linz, Autriche)

Sulpice Sévère

Saint Sulpice Sévère (*Sulpicius Severus*), né en Aquitaine vers 363 et décédé au cours du premier quart du V^e siècle, est un chroniqueur et un ecclésiastique de langue latine.

Sulpice Sévère est auteur d'une *Vie de saint Martin*. Ouvrage écrit en 397, juste avant la mort de Martin de Tours, son maître. Cette vie, critiquée dès sa publication par des proches de Martin, pour l'importance excessive accordée au miraculeux, est complétée de trois lettres. Celles-ci défendent la figure de Martin, également contestée dans l'épiscopat gaulois pour sa proximité avec le priscillianisme, et racontent la mort et la translation de Martin. La vie de Saint Martin devient rapidement très célèbre dans toute la Méditerranée et le culte de Martin connaît un développement presque sans égal durant la période médiévale.

En 403/404, Sulpice Sévère complète son œuvre hagiographique en rédigeant *Gallus ou Dialogues sur les vertus de Saint Martin*. Cette mise en scène d'une discussion entre Sulpice Sévère, Postumien (un martinien revenu d'Égypte) et Gallus (fervent disciple gaulois de Martin) allonge la liste des miracles de Martin de Tours et conclut sur la supériorité de Martin sur tous les autres saints, y compris les Egyptiens. Dans cet ouvrage polémique, Sulpice Sévère fustige les détracteurs de Martin.

Enfin, Sulpice Sévère a rédigé une chronique appelée aussi *l'Histoire sacrée*, en deux livres (*Chronicorum Libri duo* ou *Historia sacra*), qui s'étend de la création du monde à l'an 385 avec l'exécution de Priscillien. La rédaction de l'ouvrage a commencé quinze ans après les faits, en 400, et s'achève à la fin de l'année 403. Cet ouvrage constitue une source importante sur l'affrontement entre l'arianisme et le priscillianisme en Gaule.

Sulpice Sévère se met à l'école de Salluste, dont il essaie de reproduire l'élégante et fine concision. Bref, tous ces écrivains s'occupent le plus souvent à un démarquage consciencieux et patient des maîtres classiques.



Sulpice Sévère (ancienne iconographie, auteur inconnu)

Nazarius

Nazarius est un orateur d'origine gauloise du IV^e siècle connu surtout par le panégyrique de l'empereur Constantin prononcé à Rome le 1^{er} mars 321.

On sait peu de chose de Nazarius. Quelques hypothèses vraisemblables ont été déduites de diverses sources par les philologues.

Nazarius serait né vers 280. Il serait issu des écoles de rhétorique de Bordeaux qui, à cette époque, tendaient à supplanter les écoles d'Autun, ruinées par le sac de la ville en 269.

Sa réputation d'orateur et de professeur était grande dans tout l'Empire. Il est l'auteur du panégyrique de Constantin prononcé à Rome le 1^{er} mars 321. Selon Saint Jérôme, sa renommée culmina en 324 ; Ausone le place parmi les tout premiers orateurs du temps. Il semble qu'il ait eu une fille, Eunomia, née en 305 ou 306, convertie au christianisme, qui, selon les contemporains, égalait son père dans l'art oratoire.

Pacatus

Latinus Pacatus Drepanius, dit « Pacatus » est un rhéteur latin, de religion païenne, né à Bordeaux ou à Agen, et qui fut lié avec Ausone.

Professeur de rhétorique à *Burdigala* (Bordeaux), Pacatus prononce un panégyrique de Théodose I^{er} à Rome en 388, afin de le féliciter de sa victoire sur l'usurpateur Maxime, qui se trouve dans les *Panaegyrici veteres* d'Arntzenius. Il y apporte des renseignements précieux sur le parcours militaire de Théodose avant son accession au trône et participe aussi à la réhabilitation du père de l'empereur, Théodose l'Ancien, exécuté dans des circonstances obscures en 376. En revanche sa partialité est grande, notamment envers les actes politiques et religieux de Maxime. En 390, il est nommé proconsul de la province Afrique.

Salvien

Salvien (*Salvianus*) est un auteur latin chrétien du V^e siècle né vers 400 à Trèves et mort vers 470 à Marseille.

Salvien est originaire du nord-est de la Gaule, probablement de Cologne ou de Trèves, dont il décrit avec émotion la destruction en 440.

Bien que l'auteur du *De uiris illustribus*, Gennade de Marseille, indique qu'il fut prolifique, il ne nous reste de lui que deux œuvres et neuf lettres.

La première œuvre est le *De gubernatione Dei* (« *Le Gouvernement de Dieu* »), où il cherche à expliquer la crise de l'Empire romain, en butte aux attaques barbares, par un « plan universel de Dieu » qui punirait la décadence morale des Romains (en Gaule et en Afrique en particulier) et récompenserait la pureté morale des Barbares païens, qui paradoxalement deviennent des modèles pour les Romains chrétiens : Dieu ne quitte pas le gouvernail, il dirige toujours le bateau.

En résumé, la misère du monde romain est entièrement due à la négligence des commandements de Dieu et aux terribles péchés de chaque classe de la société : les esclaves sont voleurs, fuyeurs, buveurs de vin et gloutons, mais les riches sont pires et c'est leur dureté et leur cupidité qui poussent les pauvres à rejoindre les Bagaudes et à se réfugier auprès des envahisseurs barbares. Partout, les impôts accablent les pauvres et épargnent les riches. Les villes sont laissées en proie à la débauche et aux divertissements, et l'on continue à adorer les anciens dieux. Pour tout cela, il est juste que Dieu réagisse et punisse le monde romain corrompu, et accorde l'héritage de l'empire en récompense à la chasteté des Vandales, la piété des Goths, aux vertus plus rudes des Francs, des Saxons et des autres tribus, pourtant ariennes, hérétiques ou incroyantes.

La seconde œuvre est le traité *Ad Ecclesiam* ou *Livre de Timothée à l'Église*. Il y dénonce l'avarice et la cupidité des chrétiens et l'organisation économique de la cité. Il y invite les fidèles à léguer leurs biens à l'Église.

Sidoine Apollinaire

Sidoine Apollinaire (*Caius Sollius Apollinaris Sidonius*) est un homme politique, évêque et écrivain gallo-romain, né à Lyon en 430 et mort à Clermont en 486.

Nourri abondamment des vers d'Ovide et de Virgile, il s'impose rapidement comme l'un des poètes les plus fameux du siècle. Son talent est particulièrement recherché par les personnalités officielles les plus illustres.

Ses poèmes et ses lettres demeurent une des principales sources romaines du V^{ème} siècle et un témoignage unique pour l'historien s'intéressant aux derniers temps de la poésie latine classique. L'œuvre de Sidoine explicite également les changements d'un monde en mutation, ni tout à fait romain, ni tout à fait médiéval. Son témoignage est donc multiple : à la fois littéraire, social, philosophique et politique.

Poète raffiné et mondain, Sidoine Apollinaire demeure profondément attaché à l'ancienne culture romaine. La foi chrétienne n'a en effet que peu d'influence sur sa production littéraire et sur son engagement politique. Théologiquement simple, Sidoine se montre assez peu concerné par les questions religieuses, chose assez rare parmi les intellectuels du Bas-Empire. Aussi sa qualité d'évêque ne doit-elle pas induire en erreur : Sidoine n'est en rien comparable aux Pères de l'Église des IV^{ème} et V^{ème} siècles.

Son engagement politique l'oriente principalement vers la préservation de la culture latine (des belles lettres et de la poésie en particulier). Se montrant volontiers aigre contre les colons barbares venus de Germanie, il fait figure de « barbarophobe » et de réactionnaire, comme le reflète son *Poème (Carmen) XII*, dans lequel il raille les Burgondes fédérés, leurs cheveux enduits de beurre rance et le son rauque de leur langue germanique. Le poète se révèle être une personnalité ambiguë, comme en témoigne son soutien à Théodoric II ou à Arvandus. Plus que tout autre auteur du V^e siècle, Sidoine Apollinaire paraît incarner avec justesse toutes les contradictions propres à la fin du monde romain.

Écrivant en latin, il puise son inspiration dans de nombreux auteurs romains, anciens ou plus récents : Virgile, Ovide ou Tacite figurent ainsi parmi les références explicites les plus anciennes. Pline le Jeune (avec son *Panegyrique de Trajan*), a fourni le modèle-type du panégyrique. Les modèles plus récents se nomment Claudien (en ce qui concerne l'art poétique) ou Symmaque (en ce qui concerne le style de la correspondance).

Ses *Carmina (Poèmes)* regroupent 24 poèmes, tous écrits avant 469 (Sidoine ne pouvant pas, selon l'éthique ecclésiastique, continuer de s'adonner à la poésie profane après son ordination épiscopale). Au nombre de ceux-ci figurent les célèbres panégyriques d'Avitus, de Majorien et d'Anthémios (sur le modèle du *Panegyrique de Trajan*), ainsi qu'une multitude d'autres poèmes, souvent plus courts, dédiés à des personnalités régionales. Vers 470, Sidoine Apollinaire écrit un poème à son ami Fauste, abbé de Lérins, ce qui permet d'identifier le site de Saint-Maurin (La Palud-sur-Verdon, Alpes-de-Haute-Provence).

Les *Epistulae (Lettres)* sont pour Sidoine un moyen de rester en rapport avec les belles lettres entre 469 et 482. Destinées à la publication, celles-ci sont donc loin de ressembler à la correspondance « courante ». Sur le modèle de celle de Symmaque, la correspondance de Sidoine réunit ses textes les plus fameux, censés attester la virtuosité littéraire de son auteur et la sincérité de son engagement politique. La plupart des lettres sont adressées à des personnalités issues de l'aristocratie gallo-romaine.



Sidoine Apollinaire (estampe, bibliothèque de Clermont-Ferrand)

Venance Fortunat

Saint Venance Fortunat, dont le nom latin est *Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*, né vers 530 à Valdobbiadene près de Trévis (Italie) et mort en 609 à Poitiers (France), est un poète et un hymniste chrétien du VI^{ème} siècle. Ordonné prêtre, il devient également à la fin de sa vie évêque de Poitiers.

C'est à Metz au cours des fêtes du mariage de Sigebert et Brunehaut que Fortunat réjouit les oreilles des convives par un poème lyrique en vers latins où il fait de Brunehaut une nouvelle Vénus et de Sigebert un nouvel Achille.

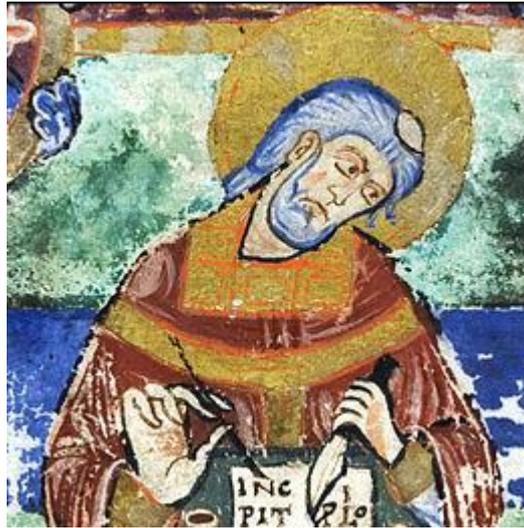
Séduit par la grâce et l'intelligence de Brunehaut, il lui consacrera une partie de ses plus beaux écrits. Elle lui inspire notamment un épithalame de « goût antique » dans lequel il ne tarit pas d'éloges sur elle : « Plus brillante, plus radieuse que la lampe éthérée, le feu des pierres cède à l'éclat de ton visage, tu es une autre Vénus et ta dot est l'empire de ta beauté [...]. L'Espagne a mis au monde une perle nouvelle. »

De la même voix qui a chanté Brunehaut et déploré en vers si touchants la mort de sa sœur Galswinthe, traîtreusement assassinée par Chilpéric, il n'hésite pas à louer les vertus royales de Frédégonde.

Poète raffiné, il compose de nombreuses hymnes chrétiennes remarquables par leur profonde sensibilité spirituelle, comme par leur technique musicale qui eurent une influence considérable sur la composition liturgique des siècles postérieurs.

Parmi ses œuvres on peut signaler :

- onze livres de Poèmes
- *In laudem sanctæ Mariæ*
- un poème en quatre chants sur la Vie de saint Martin
- une élégie sur la destruction du royaume de Thuringe, mise dans la bouche de sainte Radegonde
- des hymnes d'église, dont le *Vexilla Regis* et le *Pange lingua*
- les vies en prose de saint Germain évêque de Paris, saint Médard de Noyon, saint Remi de Reims, saint Aubin d'Angers, saint Marcel, sainte Radegonde et une exposition de la foi catholique d'après le symbole de saint Athanase d'Alexandrie
- Le *De ecclesia Parisiaca* poème sur la cathédrale de Paris



Venance Fortunat (miniature, évêché de Poitiers)

Grégoire de Tours

Georges Florent Grégoire (*Georgius Florentius Gregorius*), né en Auvergne le 30 novembre 538 ou 539 dans la ville de Riom et mort le 17 novembre 594 à Tours, est évêque de Tours, historien de l'Église et des Francs avec son *Histoire des Francs*.

Quand on considère les origines familiales de l'auteur et l'influence de son héritage d'aristocrate gallo-romain, on peut considérer l'œuvre de Grégoire de Tours — de la même façon que son œuvre de restauration de la cathédrale Saint-Martin — comme une sorte d'évergétisme : le don d'un capital intellectuel pour sa postérité. Ainsi, jusqu'au XIX^e siècle, l'historiographie moderne a puisé dans son *Histoire des Francs*.

Le titre originel de l'ouvrage est *Dix livres d'histoire* (*Decem libri historiarum*). Il s'agit d'une histoire universelle du monde et de l'Église, écrite dans une perspective eschatologique, de la Genèse aux règnes des rois francs jusqu'en avril 591, complétée par les *Libri octo miraculorum*, un ensemble de récits de vies de saints principalement gaulois, composés de 574 à la mort de Grégoire.

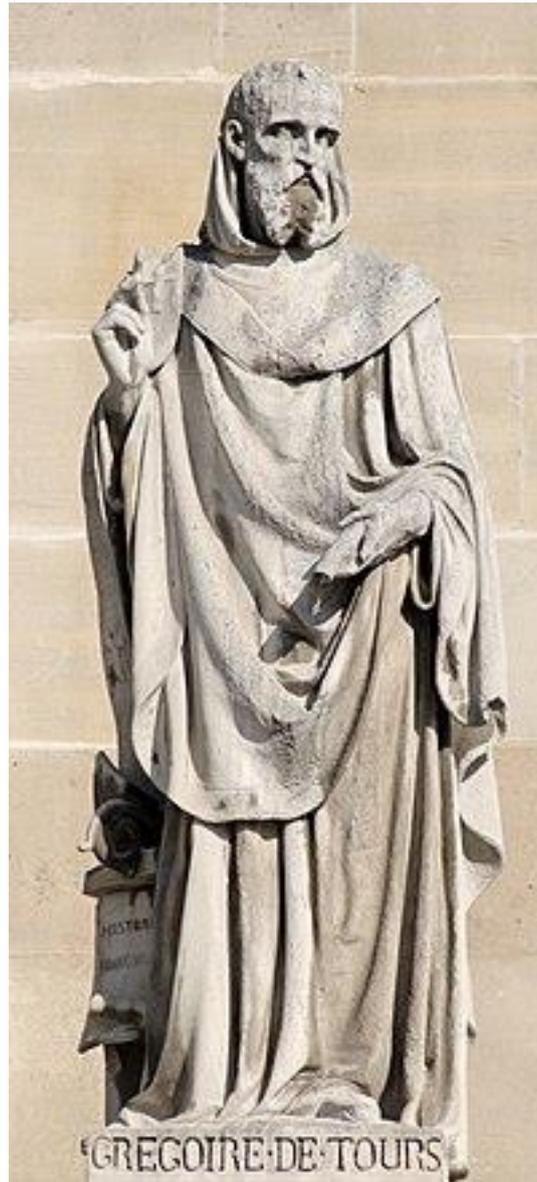
Le récit accorde une large place à la Gaule mérovingienne, que Grégoire connaît mieux que le reste du monde : cinq des dix livres et le *Livre des miracles* concernent l'époque de l'auteur. Ce dernier en donne une image plutôt sombre, mettant l'accent sur les conséquences désastreuses du comportement de certains rois, par opposition au comportement de leurs aïeux chrétiens, à commencer par Clovis. C'est à travers l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours que nous est parvenue l'histoire du vase de Soissons.

Pour cette raison, l'œuvre a pu être ultérieurement rebaptisée *Histoire des Francs* (*Historia Francorum*) ou *Geste des Francs* (*Gesta Francorum*) ou plus simplement *Chroniques* (*Chronicæ*). Elle fait en tout cas de Grégoire de Tours le père d'une « histoire nationale » des Francs, le principal historien des Mérovingiens et la source majeure dont nous disposons sur leurs règnes.

- Le livre 1 constitue une histoire d'inspiration chrétienne qui commence à la création du monde selon la Bible, passe très vite sur l'histoire jusqu'à la naissance de Jésus, pour décrire surtout l'histoire des chrétiens, jusqu'à la mort de saint Martin. Il constitue, avec l'épilogue du Livre X, le cadre spirituel de l'œuvre.
- Le livre 2 reprend de la mort de saint Martin jusqu'à celle de Clovis. Ici, aux récits de vies de Saints et des chrétiens, s'entremêlent l'arrivée des Francs, les origines de la dynastie mérovingienne, la prise de pouvoir de Clovis : l'histoire devient alors déjà plus « politique ».
- Le livre 3 court de la mort de Clovis à celle de Thibert, roi d'Austrasie (511-547).
- Le livre 4, de la mort de Thibert à celle de Sigebert Ier, roi d'Austrasie (547-575). On rentre à partir de ce volume dans le récit de faits plus contemporains.

Les 5 derniers livres englobent les faits, à partir de 575 du début du règne de Childebert II, jusqu'aux affaires entre Gontran et son neveu. Ce sont donc des périodes beaucoup plus courtes qui sont ici décrites. Contemporaines de la vie de Grégoire, elles sont en conséquence beaucoup mieux détaillées. Parmi ces livres, les trois derniers sont scandés par la rivalité des rois, Chilpéric (le « mauvais roi ») est mis en comparaison avec Gontran (le « bon Roi »). Les portraits de nombreux personnages de l'époque sont noircis — tel celui de Frédégonde — ou hagiographiques — tels saint Martin ou saint Laurent.

- Le livre 10 se termine par une liste des évêques de Tours depuis 250 jusqu'à Grégoire. Enfin, un message de Grégoire à la future génération de lecteurs clôt l'ouvrage.



Grégoire de Tours (Jean Marcellin, 1853, musée du Louvre)

Chronique de Frédégaire

On désigne conventionnellement sous le nom de *Chronique de Frédégaire* une compilation historiographique constituée en plusieurs étapes dans la Gaule du haut Moyen Âge, relevant du genre de la Chronique universelle, et relatant les événements depuis la Création du monde jusqu'au 9 octobre 768 (jour de l'avènement de Charlemagne et de son frère Carloman) dans la version la plus longue.

Le découpage qui suit n'est en rien absolu car il n'existe aucune certitude sur les auteurs, leurs sources et les périodes qu'ils ont couvertes. Ce qui paraît certain pour tous les historiens, c'est que Childebrand et son fils Nibelung en ont bien rédigé les dernières parties.

La chronique écrite vers 660, se compose de trente-trois paragraphes (soit quatre livres).

En fait, le texte se présente d'abord comme une compilation de cinq chroniques anciennes

- le *Liber generationis* d'Hippolyte de Rome, c'est-à-dire l'histoire sainte,
- le *Chronicum* de saint Jérôme,
- les *Chroniques* d'Hydace de Chaves et d'Isidore de Séville,
- un abrégé des six premiers livres (sur dix) des *Historiae* de Grégoire de Tours, qui poussent le récit jusqu'à l'assassinat de Chilpéric I^{er} en septembre 584), avec jusque-là seulement des ajouts marginaux (comme des listes de rois ou de papes),
- six paragraphes sur des légendes gauloises avant Grégoire de Tours.

Ensuite commence une « sixième chronique » qui est la partie spécifique de la compilation : elle raconte l'histoire à partir de l'an 584 (24^e année du règne de Gontran, roi de Bourgogne). Un premier récit assez développé s'interrompt brusquement sur l'an 641 (4^e année du règne de Clovis II), et ce qui suit constitue une série de *Continuations* (avec une couture narrative, et une reprise d'un récit consistant dans les années 670).

La *Chronique de Frédégaire* est très précieuse, car elle est un des rares documents historiographiques datant de la période mérovingienne. Si le récit est centré sur les royaumes francs, il fournit également des informations précieuses sur l'histoire de l'Italie et de l'Hispanie (le Royaume wisigoth), et il y a même des paragraphes remarquables sur l'Empire byzantin sous les règnes d'Héraclius et (dans une moindre mesure) de Constant II.

Jean Scot Érigène

Jean Scot Érigène (*Iohannes Scottus*) est un clerc et philosophe irlandais du IX^e siècle né autour de l'an 800. Il meurt vers 877 sans doute sur le continent, comme nombre de moines celtes venus d'Irlande, « l'île des saints et des savants » et du christianisme celtique, à moins qu'il ne soit retourné en Angleterre.

Érigène gagne le continent vers 845. Il vient en France, appelé par Charles le Chauve, et il passe presque trente ans à la cour de ce prince, il enseigne probablement les arts libéraux à l'école palatine. Il devient le philosophe officiel du petit-fils de Charlemagne.

Dans son traité *Periphyseon* (*De divisione naturae*, terme du XVII^e siècle), il fait une compilation et une synthèse de la culture grecque païenne au travers de la tradition des pères grecs. Il s'agit essentiellement de la culture grecque, en y ajoutant cependant des auteurs latins imprégnés de culture néo-platonicienne, Boèce, Martianus Capella et saint Augustin. Il glose l'Évangile selon Jean, analyse la pensée d'Augustin d'Hippone et prend part aux grandes querelles théologiques sur la nature divine. Il s'oppose à Godescalc au sujet de la prédestination. Il encourt les foudres de plusieurs conciles locaux pour le panthéisme et le pandéisme qui, selon une incompréhension tenace, se dégage de ses œuvres. Ce panthéisme est une accusation ancienne mais qui n'a jamais été confirmée. Jean Scot Érigène est lu et étudié pendant tout le Moyen Âge, entre autres par Thomas d'Aquin mais qui le confond avec Origène.

Bibliographie

PICHON R., « La Littérature gallo-romaine et les origines de l'esprit français » in *Revue des Deux Mondes*, 5^e période, tome 35, 1906 (p. 550-580)

LERAT L., *La Gaule romaine*, Errance, Paris, 1977

COULON G., *Les Gallo-romains*, Armand Colin, Paris, 1989

PELLETIER A., *La civilisation gallo-romaine de A à Z*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 1993.